

Les mots buissonniers

par Anne Bécél

numéro 11 | 2015
l'autre voie

[extrait de la revue]

l'autre voie

extrait | numéro 11 | 2015

L'autre voie est la revue annuelle publiée par
La croisée des routes | association Déroutes & Détours,
17 rue des Orphelins 67000 Strasbourg
lacroiseedesroutes@gmail.com

Directeur de la publication : Joël Isselé

Rédacteur en chef : Franck Michel

Suivi de la publication : alain walther

Crédit photographique : auteurs des articles, sauf mention contraire

Mise en pages : sylvie pelletier/ L'intranquille

ISSN 2260-4723

© 2015 – tous droits réservés

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



www.croiseedesroutes.com

Plateforme culturelle de partage autour du voyage à l'esprit farouchement nomade

LES MOTS BUISSONNIERS

par Anne Bécel

Né d'une invitation à raconter un périple auprès des peuples nomades des mers d'Asie, ce texte a en réalité pris des chemins de traverse. Il s'est mis en tête de voyager par lui-même. C'est un risque, quand on demande à des voyageurs d'écrire. On peut se retrouver avec des phrases qui se font la malle et buissonnent entre les pages.

Je n'avais pas vu le coup venir et il a bien fallu que je m'adapte. Mes mots ne voulaient en faire qu'à leur tête. Soit. Je leur ai accordé une place de roi. En définitive, ce texte parle d'eux, avec eux et pour eux : les mots du voyage, les toponymes qui nous déboutonnent l'imaginaire, les causeries qu'on entreprend là-bas, sans verbes ni adjectifs, à grand renfort de signes incognoscibles, les envoûtements au contact des langues du pays, leurs richesses dévoilées, et tous nos mots quotidiens qu'on entrevoit autrement au retour...

De nomades des mers il sera question aussi, un petit peu. Et d'autres voyages aussi, en pagaille.

Vous vous perdrez vraisemblablement en cours de route. Fort bien. On ne fait un voyage sans se perdre à l'occasion, et ce texte n'est rien d'autre que cela, une exploration. Depuis ses premiers pas aux mots tâtonnants, en quête d'une direction vers laquelle se mettre en route, en passant par l'immersion bienheureuse dans un monde inconnu, et jusqu'à l'envie d'agir pour ce qui a été découvert.

Il a pris l'éclectique forme d'une invitation à un rapport amoureux aux mots, rapport entretenu ici par une voyageuse, ou géographe, ou tout autre qualificatif qui vous plaira. Il s'est écrit d'une traite, bras dessus bras dessous avec les mots, le nez

au vent, comme c'est venu. Et revendique d'être éminemment subjectif, totalement foutraque.

Qu'il me soit permis de le dédier à S., avec qui je trinque un dernier coup de pisco.



Début, où il est question de toponymes

Soyons honnête, bien que je m'en défende, je voyage parce que Zanzibar. Parce que Tombouctou et Samarcande, la Terre de Feu et le Groenland.

Parfois aussi, quand l'ego gonfle ma poitrine de voyageuse qui se voudrait peu commune, j'aime à croire que je pars vers des chemins moins courus. Ceux qui me mettent en route se nomment alors le Lesotho, le fleuve Yangzi, les monts Mayas, El Parinacota. Je ne prends le départ que pour eux, ces quelques mots venus d'ailleurs. Je vous assure. Les mots ont cet incroyable pouvoir-là. Ils nous font nous lever, nous enfilent un sac sur le dos et lacent nos chaussures avant de refermer la porte derrière nous. On se retrouve dehors sur le seuil de (chez) soi, bras ballants, sans rien avoir vu venir. Récemment, étant donné la mer d'Andaman et celle des Célèbes, les Moken et les Bajau, je suis partie une année à la rencontre des nomades des mers d'Asie. Association irrésistible de ces trois mots : nomades, mer, Asie. Promesses d'aventures et présages d'harmonies. On me convie aujourd'hui à m'entretenir avec vous de ce voyage.

À l'arrivée en Birmanie, au départ du voyage, les cartes étaient étalées sur le lit de la chambre d'hôtel. Rituel immuable. Rictus de joie. À l'arrivée dans un nouveau pays, tenter chaque fois de se familiariser avec les lieux. Bien sûr, on aura consulté les atlas au préalable, avant le départ. Longuement même. Jusqu'à pratiquer la méditation sur carte, la meilleure d'entre toutes. Bien sûr. Si bien qu'on croit savoir où l'on met les pieds. Tu parles, ça, c'est avant de comparer les cartes à celles dénichées sur place, les cartes locales. Inévitablement, le paysage change, des villes se barrent, d'autres apparaissent. Miracles réunis de la cartographie et de la toponymie.

Je suis donc en Birmanie (aussi appelée Myanmar/Bama/Myanmâ/Pyidaungzu Myanma Naingngandaw), dans la ville de Rangoon (aussi appelée Yangon ou Rangoun), avec l'envie de rejoindre l'archipel des Mergui, un chapelet de quelque huit cents îles, au sud du pays, où vivent les Moken, l'un des trois derniers groupes de nomades des mers au monde, si ce n'est le dernier. On y accède, non sans mal, au départ de la ville de Mergui (aussi appelée Myeik), de celle de Dawei (aussi appelée Tavoy), ou de celle de Kawthaung (aussi appelée Ko Song).

Promenons-nous
n'importe où
et ouvrons l'œil...

Il y a quelque chose comme de la joie à découvrir les différents noms ou sonorités d'un même lieu, comme si on pouvait parler en percer les différentes personnalités. Joie proportionnelle au temps passé à se languir de l'horizon désiré. On ne rêve de déchiffrer que ce(ux) qu'on aime. Les lieux ont leur caractère aussi vrai que nous avons le nôtre. Ils ont leurs entrailles et leur esprit. Promenons-nous n'importe où et ouvrons l'œil. Le toponyme sert de refuge à l'esprit d'un lieu, il lui fait office de tanière. Car, à la différence de nous qui sommes prénommés avant même d'être nés, les lieux ne se voient pas décerner leur(s) nom(s) au hasard. Cette attribution souligne un trait de leur caractère, de leur physionomie, une légende ou une mésaventure traversée. Échos de temps passés. On raconte que les toponymes seraient les plus anciens mots sur Terre, témoins des langues oubliées, témoins mêmes des langues disparues avant l'invention de l'écriture, capables de nous renseigner sur l'expansion et la répartition des langues en des temps très anciens. Vertige des mémoires toponymiques qui nous entourent sans qu'on y prête la moindre attention. Plus prosaïquement, je m'interroge :

rue du Chat-qui-pêche (75005 Paris)

rue de la Truie-qui-file (91400 Saclay)

rue du Cul-du-putois (39230 Mantry)

Au Panamá (nous reviendrons, je l'espère, vers notre voyage en Asie par la suite), au Panamá, en territoire ngäbé-buglé, non loin de la petite ville de Kankitú – le nom de *Kankitú* me revient en mémoire à l'instant, pareil à une odeur oubliée, une madeleine

acoustique –, non loin de la petite ville de Kankitú donc, trois petites cabanes sur pilotis se tenaient au sommet d'une colline. Je garde de cet endroit un souvenir ému. En contrebas, une rivière s'écoulait sous un manteau de guayacanes, dont un seul portait toujours ses flocons d'or, *flores de oro*, semblant conseiller au ciel d'attendre quelques jours avant la saison des pluies. Il comptait bien se dorer encore un peu au soleil si la météo y consentait.

Les pluies arrivèrent tout de même. J'étais en train de tenter de traverser le pays à pied, à pieds nus même. Car étant donné la quantité de gués à franchir, je passais mon temps à me déchausser et me rechausser. Et puisqu'au bout d'un moment y en a marre ; *ahuevazón!*, j'abordais donc ainsi cette petite colline, sans plus de façon que de chaussures. C'est à éviter toutefois. Il convient plutôt d'arpenter la forêt primaire bottes au pied, comme si on partait à la pêche aux moules.

J'étais en train
de tenter de traverser
le pays à pied,
à pieds nus même...

L'endroit m'avait immédiatement plu et je décidais de m'y arrêter pour la nuit, enveloppée soudainement d'une palpable hospitalité. C'est alors que J. apparût à l'horizon et fit les présentations : ; *Holà! Ñantörö! Mä tua ño?* Veux-tu passer la nuit avec nous? Ici le hameau c'est Altos de Kankitú, en bas la rivière, pour te laver les pieds, c'est Krikamola. Elle avait raison, on devrait toujours faire les présentations avec les lieux qui nous accueillent. Elle ajouta qu'elle m'hébergeait avec joie car je n'étais pas blanche. J'émis une timide objection quant à la couleur de ma peau. Si j'avais été blanche et panaméenne, droite descendante de Colomb, précisa-t-elle, elle m'aurait fermé sa porte au nez.

À cette époque déjà, en 2008, un conflit opposait la communauté ngäbé-buglé (la plus importante communauté indigène du pays) au gouvernement panaméen qui s'était mis en tête de construire un barrage hydroélectrique sur des terres cependant de juridiction ngäbé. Ledit barrage Barro Blanco allait apporter modernité, électricité et bonheur à toute la communauté. Seulement voilà, la communauté n'en voulait pas, de ce bonheur-là comme une impression de déjà-vu quelque part non? Une lutte et l'on s'émeut. Deux trois fois la même lutte et l'on s'ennuie). Mais je m'é gare.



Si je mégare, c'est que je n'ai presque jamais raconté mes voyages, rien n'est encore sorti, tout est encore à l'intérieur, coagulant. Et je joins les mains sur la poitrine pour remercier de tout cœur cette occasion qui m'est donnée de les partager, en présentant d'avance mes excuses pour le grand déballage.

La tête sur un oreiller de fortune, confortablement installée au creux de mon sac de couchage, je pensais à Krikamola qu'on entendait s'écouler dans la nuit, une fois que s'était tu le fin sifflement de la lampe à pétrole. Son seul nom, ses deux k aux consonances bien indigènes, semblait un soutien aux hommes dans leur combat. Ce soir je pense à lui dans les temps à venir. Existera-t-il toujours ? Sera-t-il mort noyé, détourné, asséché ? Et dans des centaines d'années ? Les Ngäbé-buglé auront peut-être perdu langue et territoire. Resteront alors, je l'espère, des gars comme lui, ce fleuve, qu'on aura oublié de rebaptiser, jugeant plus important de changer les noms des grandes villes et des grosses rues bétonnées, politisées, oubliant de débaptiser les eaux charriant les mémoires de la terre, et de tout ce à quoi elles auront survécu.



Suite du début, où des mots décident de voyager

Les mots aiment à voyager, les miens tout particulièrement je crois. Ils ne supportent rien de moins que de se voir admonester la tirade de la sédentaire discipline. Ne bougez pas les enfants, tenez-vous droit, non, ce n'est pas comme ça qu'on s'assoit, pas ainsi qu'on s'écrit.

Le malgache, que je connais peu, mais auquel je suis très attaché, possède un joli mot pour parler des légendes et des histoires, qu'on appelle là-bas *tantara*. Si j'aime ce mot, c'est qu'il est natif du formidable mot sanskrit *tantra*. Comment diable ce mot a-t-il voyagé de l'Inde à l'Afrique ? Mais par la mer pardieu ! Et quelle ne fut pas ma joie d'apprendre, un soir sur un ferry au large de Singapour, qu'en malais le mot *ribut* désigne la tempête (quand en malgache on l'appelle *rivotra*, prononcez *riboutch*).

J'ai découvert ce penchant des mots à l'itinérance lors d'un voyage qui passait par le Honduras. Je revois V. en sa pirogue surmontée d'une voile bleue. Chaque jour, vers la fin de la matinée il rentrait de la pêche et j'attendais, l'air de rien, d'apercevoir au loin son triangle de toile. L'attendant, je songeais aux moments où nos regards se faisaient plus explicites que nos mots. En matière de paroles, nous parlions l'un et l'autre l'espagnol, qu'il mâtinait de mots et d'expressions en garifuna, sa langue maternelle. Nous nous saluions de la sorte :

« *Buitibinafi numada, idabinia ?*

- *Ouadigiati, buguya ?*

- *Buguya soun, tenki niniabu.* »

Un jour à l'aube, tandis que nous étions partis pêcher, il entreprit de me faire découvrir chaque itinéraire emprunté par sa langue, périples qui passèrent par maintes localités formidables.

Afrique. Dans les bateaux vers le Nouveau Monde, les esclaves de même langue sont séparés, dépouillés de leurs mots, pour contrer les mutineries. Puis c'est l'arrivée dans les Caraïbes, sur l'île de Saint-Vincent. Esclavage. Plantations. Plus tard, un jour, les évasions, pour aller trouver refuge dans les montagnes. Là-bas, dans les hauteurs de l'île, d'autres gens se cachent. Des Indiens se protègent de Colomb et de ses hommes. Tout le monde se met à parler la langue des Indiens. Les deux groupes n'en forment finalement plus qu'un. Un beau jour chassé et déporté vers l'Amérique centrale. Pour se retrouver ici, dans la lueur de l'aube, assis dans ce *cayuco*, à repêcher des épopées ! C'est le voyage rocambolesque de la langue garifuna.

Les mots se plaisent aussi à voyager dans le temps. On connaît des hommes qui s'affairent à retracer leurs périples par l'étymologie. Mais ce dont je voudrais vous parler est différent. Je voudrais vous raconter ceci : les mots peuvent changer notre propre perception du temps. Ils peuvent faire que demain sera hier, s'amusant à nous montrer le chemin du passé qui nous attend. Peut-être que je peux vous confier une histoire, pour que ce soit plus clair.

L'un de mes premiers voyages m'a conduit dans l'Altiplano chilien. Nous étions deux, mon amie S. et moi-même, invitées

par la Corporación nacional forestal (Conaf) à passer quatre mois dans la cordillère des Andes, afin de proposer un plan de développement écotouristique pour le parc national de Lauca. Plan qui passait par la mise en valeur de sentiers de randonnée. Il s'agissait d'un stage de fin d'études. Il s'agirait de marcher sur des chemins d'altitude, pensions-nous. Et d'arroser chaque soir ces kilomètres de *pisco sour*.

Lesdits chemins étaient pour ainsi dire abandonnés, si tant est qu'ils eussent déjà été empruntés par des touristes. Ça nous convenait bien. Ça donnait à nos journées un caractère aventureux qui n'était pas pour nous déplaire. Le paysage était à couper le souffle. Qui le parcourt à pied pourra apercevoir vigognes et lamas, venant s'abreuver dans le Lago Chungara, au pied du volcan Parinacota. Qui le parcourt avec S. aura en plus la chance de rire, d'aimer, et de se marrer à n'en plus finir, à tout jamais.

La mission qui nous était confiée requérait la participation de la communauté aymara locale au projet. Pour ce faire, nous avions cru bon d'arriver avec quelques notions d'espagnol (rapidement apprises les deux semaines précédentes, à Santiago de Chile). L'espagnol était un bon début. Mais pour ne pas passer pour les jeunes oies blanches que nous étions, il fallait bien se mettre un peu à la langue locale aussi.

La langue aymara est parfaite pour qui veut perdre la raison...

La langue aymara est parfaite pour qui veut perdre la raison. Elle possède un système grammatical des plus complexes. Elle utilise, par exemple, des évidentiels¹. Que sont les évidentiels ? Alors, je regroupe mes forces pour vous répondre. Bon. Imaginez qu'une chose se soit produite et que vous souhaitiez vous en faire le rapporteur. Le verbe utilisé va se conjuguer différemment selon que, a) vous ayez été témoin directement de la chose, b) quelqu'un vous ait dit qu'il avait été témoin de cette chose et vous l'a rapporté, c) vous ayez déduit par vous-mêmes qu'une chose s'était produite.

Une fois que vous maîtrisez les évidentiels, vient la question du passé, du présent et du futur. Pour les Aymaras, le futur se situe derrière nous, et le passé devant. Ce n'est pas si fou quand

on y pense. Démonstration : on ne connaît avec certitude que le passé, n'est-ce pas ? Le futur nous est inconnu, non ? Bien. Vous conviendrez ensuite avec moi que nos yeux sont situés sur le devant de notre tête. Et qu'on ne voit que ce qui se passe sous nos yeux, devant, vous êtes toujours d'accord ? On ne connaît rien de ce qui se trame dans notre dos, derrière, ok ? Par conséquent, le passé, que nous connaissons, est devant nous, tandis que le futur, cet inconnu, se situe derrière.

Nos façons de voir le monde, nos manières de ressentir des sentiments, nos habitudes en société, toutes nos conceptions des choses : que de fausses évidences nous modèlent !

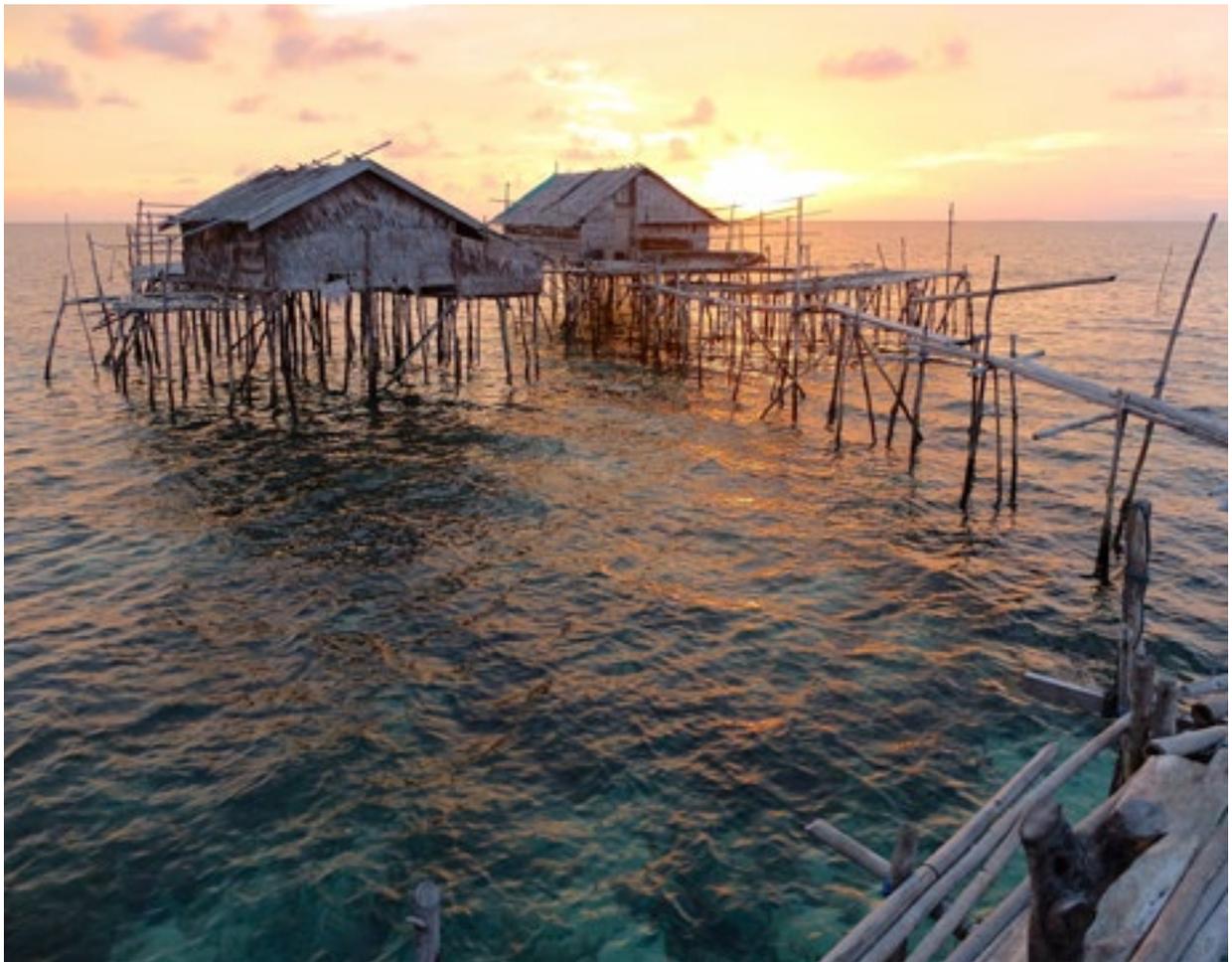


Entre-deux, dont Dieu seul sait de quoi il parle

Des mots se pointent parfois sans plus de formalité. Je ne sais d'où ils viennent ni ce qu'ils veulent me dire. C'est le contraire du mot sur le bout de la langue. C'est le mot – abandonné – en pleine bouche. Plus aucun souvenir de sa signification. Pas la moindre idée du continent où je l'ai rencontré. Plus je peine à me souvenir de lui, plus le mot s'énerve. Il se répète, montre des signes d'agacement, multiplie les débarquements inappropriés au beau milieu d'une pensée. Comment ça tu ne me reconnais pas ? Mais tu me connais pourtant ! Tu m'as utilisé au cours de ce voyage en... Fais un effort merde ! Tonitruant. Je tente des associations. J'ai froid, peut-être ce mot est-il zanskari ? Je suis au bord de l'eau, peut-être ce mot est-il bajau ? J'ai toujours perdu à jouer à ce jeu, jamais je n'ai déchiffré un seul mot anonyme. Et chaque fois cette impression de rendez-vous manqué avec les parois de mon âme, adoucie toutefois par l'espérance folle de découvrir, un jour, qui sait, mes propres souvenirs.

[Djoy lakao ku eng moïka ?]

Ces mots viennent souvent me rendre visite. Oh joie ! Je les connais. Je vous les écris en phonétique, car je serais bien en peine de faire autrement. Ils signifient « Puis-je venir avec vous ? »



en moken, la langue parlée par les Moken, peuple nomade de l'archipel des Mergui, au large de la Birmanie et de la Thaïlande. Si je les connais, c'est que je les ai répétés. Si je les ai répétés, c'est que les invitations à les accompagner n'allaient pas de soi.

Je me croyais aguerrie, capable de créer une rencontre avec n'importe qui, n'importe où. Vaine prétention d'être caméléon.

Car à la vérité, il m'a fallu apprendre que la principale langue des Moken est le silence. Celui que nous fuyions, que nous encombrons d'inutile. Silence plein au creux duquel tout s'éclaire. Les Moken se parlent peu et parlent encore moins aux étrangers. De sorte qu'au commencement du voyage, j'étais assez perplexe quant aux raisons qui me pousseraient à rester. C'était avant que je ne comprenne ceci : le silence est universel, et il est une parole.

On me dit d'écrire sur les nomades des mers. Soit. Pour commencer, les nomades sont presque tous sédentaires. Ensuite, les mers n'ont plus de poissons. Ou il s'en faut de peu. Notez un lien, peut-être, de cause à effet.

Vient enfin ce « des », qu'on qualifie d'« article défini », le pauvre. C'est en lui que la nostalgie repose. Tout nomades qu'ils puissent encore être, même à terre, sédentaires, leur lien mythique avec la mer m'a semblé rompu, arraché.

Suite au tsunami en 2004, les Moken de Thaïlande se sont posés à terre, un peu, puis beaucoup, passionnément. Plus du tout demain, peut-être, s'ils décident de reprendre la mer. Le gouvernement thaïlandais, prétextant les aider, les a parqués et installés dans des maisons. L'histoire est un peu plus complexe que cela. Mais disons juste cela pour cette fois.

Alors on boit, beaucoup, souvent, ça fait taire ce silence, et fait sortir les chants des rituels, ça fait danser la vie comme au temps des vagues sous les pieds. Qu'on est bien à terre cependant.

Ce que je dis n'est rien. Je ne sais pas, au fond, ce qui occupe leurs pensées.

Boivent-ils pour n'oublier ni le clapot ni la gîte ?

Fument-elles pour conserver cette voix grave, puissante, masculine, capable de défier les bourrasques et les embruns d'un bateau à un autre ?

Pleurent-ils, les yeux des vieux, d'avoir trop scruté l'horizon ? Et de n'y voir aucun présage heureux ?

Et pourquoi se maquillent les filles ?

C'était une fin de matinée. Un bateau à moteur approchait du village de Ko Surin, Thaïlande, frontière birmane. À son bord, des touristes venus de Phuket en excursion organisée de deux jours, une nuitée, trente pax, déjeuners inclus, boissons non comprises. Partez à la découverte des fonds sous-marins préservés, goûtez aux joies du farniente hors des sentiers battus. Ce trésor bien gardé vous déroulera ses paisibles plages de sable blanc. Après une première plongée, une halte vous fera rencontrer le mythique peuple des mers Moken, aux traditions ancestrales préservées, pour un moment de partage et d'échange.

Depuis quand avons-nous laissé des mots ne plus rien vouloir dire ? Mais merde à la fin, « échange », « partage », ces deux-là sont précieux, est-ce qu'on va vraiment les laisser se faire esquinter ?

Le bateau approche. À sa vue, trois toutes jeunes filles se hâtent de chercher une petite bassine en plastique contenant un miroir fendu, une brosse à cheveux, un savon et un rouge à lèvres rose. Elles me sourient, bellissimes, se maquillent et me sourient à nouveau, enterrées. Elles ajustent leurs tenues, se coiffent et se tiennent prêtes, en retrait. Sous un soleil de plomb, le bateau avance jusqu'au rivage et jette son ancre. Ils débarquent les princes charmants, susceptibles, sur un coup de foudre ou tout autre malentendu, de les emmener peut-être loin d'ici. L'un d'eux, fraîchement remonté de sa plongée, a le corps moulé dans le néoprène de sa combinaison entrouverte sur un torse rougit qu'il a pris soin d'agrémenter d'un appareil photo, et les palmes encore aux pieds.

Mais je m'égare, au sens propre. Permettez que j'interrompe un instant mon récit. Si j'ai le verbe aigri et hautain, c'est que le désenchantement fut laid. Je rêvais de nomades cabotant gaiement et me voilà à partager leur quotidien à la dérive.

Voyager est
extrêmement
dangereux...

La déception est une drôle de bête. Elle consiste à en vouloir à quelqu'un ou quelque chose d'être. Car étant, il n'est pas conforme à nos pensées.

Je te donne un coucher de soleil d'une douceur inouïe. Je le voulais flamboyant.

Je te donne ce matin d'écriture, un matin d'ours, hivernal, par la fenêtre teintée de nuit, un tableau peigné de rêves. À choisir, je préférerais un matin d'été.

Je te voudrais vivante et tu es morte.

Mais je crois que j'aimerais tout de suite ajouter ceci : la vie nous guérit de tout, et quand elle prend la forme d'un voyage, la guérison n'en est que plus facile, spontanée.

À peine les hommes en néoprène repartis, un petit groupe s'est formé sur la plage, à l'ombre d'une des maisons sur pilotis. Je me suis allongée dans le sable. K., chez qui je logeais, s'est allongée à côté de moi, tandis que plusieurs personnes commençaient à discuter, commentant la visite reçue. Et, l'espace d'un instant, leurs mots, que je comprenais à peine, dissipèrent toute médisance en moi. Leurs mots, par leur mystère et par leur chant, captèrent immédiatement mon entière attention.

À l'état d'expectation qu'il induit, le voyage réplique d'emblée, magistralement, par l'état d'observation.

C'est la plaie quand nos idées s'expriment en phrases trop alambiquées, n'est-ce pas ? Je tente de m'expliquer un peu mieux.

Il arrive par exemple qu'on m'interroge sur les risques inhérents au voyage. Je suis honnête et réponds.

Voyager est extrêmement dangereux.

Les fantômes de l'attente, de la revendication et de la désillusion rôdent, le spectre de la carte postale guette, partout le préjugé et l'idée reçue menacent. Est-ce tout ? Non, l'impasse de l'autosatisfaction peut perdre nos plus grands voyageurs. Et le mythe de l'aventurier est aux aguets.

Fort heureusement, le voyage (qu'on nomme parfois la vie) porte en lui ses sauvetages.

Des moiteurs arrivent, des pluies tropicales se déversent, irriguant terres et hommes, des couleurs surgissent, qui vous sortent de vous.

Des visages s'annoncent passionnants, des intonations affleurent, des mots sonnent comme des mantras, et vous sont des refuges.

Des horizons vous abritent, un sentier vous guide, et la lune vous enflamme.

Le sauvetage consiste en ceci : vous sortir du gouffre intérieur, des cavités routinières de l'esprit, pour vous faire voir le « grand dehors ».

Des horizons
vous abritent,
un sentier vous guide,
et la lune vous
enflamme...

Parmi les innombrables sauveurs rencontrés en voyage, j'aimerais me pencher aujourd'hui sur les mots, des dialectes lointains.

Mon âme (appelons-la ainsi) m'est assez énigmatique. Pour ne rien vous cacher, son concept même est un peu abscons. Elle manifeste pourtant très clairement sa joie lorsque parlent autour de moi des langues que je ne connais pas.

Elle tape du pied, comme un enfant qui voudrait naître, sautille, danse et rit, heureuse. Elle me parle. Ah ! Enfin ! Mais tu en as mis du temps pour me mener jusqu'ici. Je t'en remercie. Pardon pour la fatigue, les kilomètres, l'avion. (Elle est polie).

La vie nous offre d'innombrables réconforts : l'amour, l'horizon, la méditation, la solitude, le sexe, la marche à pied, la mer, le ciel, la lecture, la lune, ou encore l'écriture. J'en garde des braises qui tantôt brûlent et tantôt réchauffent. Mais parmi tout cela, il me prend aujourd'hui l'envie saugrenue de décerner une place de choix à des consolations moins évidentes :

Le kriol, le sesotho, le miskito.

Le turc, le népalais, le portugais.

Le tarifit, le chinois, le garifuna.

Le malgache, le roumain, le tibétain.

Le thaï, le sanskrit, le zanskari.

L'aymara, le ngäbe, le k'iche'.

Le cakchiquel, le zapotèque, le mazatèque.

L'hindi, l'indonésien, le bajau, le moken, le birman, l'ouzbek...
Et tous les autres à venir...

Qu'on ne s'y méprenne pas. Je parle un français moyen, un anglais d'aéroport et un espagnol guilleret (l'effet que me fait le castillan – les langues aiguillonneraient-elles nos humeurs?). Hors de ça, des bribes, des sursauts fantaisistes. Je ne parle pas ces langues, elles me sont presque inconnues, et c'est cela qui me plonge dans un drôle d'état.

Être sans repères ! Seule et sans repères. Simplement à l'écoute, et à l'observation. Frappée de gratitude.

Force est de constater alors notre vulnérabilité et notre peu de ressources. Force est d'appeler à la rescousse quelque chose de notre plus petite enfance. De réquisitionner les techniques inconscientes que nous utilisions quand les mots ne faisaient pas encore sens. Et se faisant, un voile se lève. En dessous, rien. Rien qu'un grand tout. Une osmose. Comme à cette période, qu'on pensait révolue, où nous ne faisons qu'un avec le monde, sans identité, sans projet, ne souhaitant rien paraître, oubliant hier, et ne pigeant pas plus le concept de « plus tard » que celui de « demain ».

Par le bonheur de connexions neuronales associant ceci à cela, arpenter le monde sans rien y comprendre (car avouons tout de même que rares sont les moments où l'on y comprend quelque chose), courir ce monde donc, ouvre des portes vers ces instincts oubliés. Et l'on regarde, écoute, décortique, tâtonne ; confiants. Bras ouverts à ce qui est, sans connaissance de ce qui va.



Vers la fin, où des mots ont des choses à nous dire

Je dois quand même avouer que parfois, par souci de commodité, il m'arrive d'apprendre quelques mots par-ci par-là. Oh ! Trois fois rien, rassurez-vous. Mais c'est que naît l'envie, furieuse, de comprendre. Combien de fois ai-je rêvé de voir le monde, ne serait-ce qu'un instant, à travers d'autres yeux ? Histoire de me

faire fermer le clapet sans doute. De prendre une bonne claque assurément. Comprendre le monde et les hommes. Envie enflammée.

Alors j'ai appris des mots de moken. Des mots de la vie de tous les jours.

Vent [*Angin*]

Alcool [*Elap*]

Poisson [*Ekan*]

J'ai voulu apprendre des mots qui n'existaient pas.

Vouloir [...]

Problème [...]

Quand [...]

Bonjour, merci, au revoir... Eux aussi absents du discours quotidien.

C'est alors que tout a foutu le camp.

Tout s'est mis à l'envers, les repères temporels, les repères moraux. Les *kabang* (bateaux) ont pris forme humaine. La proue était une bouche qui mange [*makan okang*], la poupe devenait l'arrière qui chie [*mae butut*]². C'était la première fois que je me sentais si intriguée, déroutée, attristée, fascinée, effrayée par un peuple.

Les mots nous ouvrent une ribambelle de portes. Celles de l'hospitalité en premier lieu...

Plus tard vers l'est, j'ai rejoint l'île de Sulawesi où vivent les Bajau, le second peuple nomade des mers d'Asie. Là aussi, quand on dit « nomade », c'est plus pour le style. Ils vivent habituellement dans des maisons sur pilotis, plantées sur le littoral ou au large en mer, sur des récifs coralliens, au cœur d'un territoire qui s'étend entre l'Indonésie (principalement l'île de Sulawesi), les Philippines (dans l'archipel de Sulu) et la Malaisie (à Sabah, nord de Bornéo). Là-bas, j'ai appris à bafouiller l'indonésien.

Les mots nous ouvrent une ribambelle de portes.

Celles de l'hospitalité en premier lieu (ce « en premier lieu » annoncerait-il enfin une sorte de construction?). Les mots locaux sont toujours appréciés, comme des cadeaux, de délicates





attentions pour nos hôtes. Ils sont la base de la politesse et la promesse d'échanges enrichissants.

Celles des bibliothèques ensuite. Même les Moken ou les Bajau en possèdent, eux dont on dit qu'ils ne possèdent rien. Leurs bibliothèques tiennent dans l'espace de leurs voix. Au temps où ils étaient nomades, les Bajau chantaient des *iko iko*, de longues épopées retraçant leur histoire. Ces chants étaient évidemment bien plus pratiques à embarquer qu'une pile d'encyclopédies, mais tout aussi complets notez ! Souvent, à la nuit tombée, on entamait un chant qui ne se terminait qu'au petit matin. Toute la nuit étaient récités les mythes fondateurs, les événements marquants vécus par les ancêtres, parsemés des savoir-faire appris au fil du temps. Cette leçon d'histoire était aussi une mélodie, comme un poste de radio à la présence réconfortante. De nos jours, la télé est arrivée. Et les *soaps* qu'elle diffuse réussissent l'exploit d'être encore plus bavards que les *iko iko*, se prolongeant interminablement soir après soir, performance d'autant plus remarquable qu'ils parviennent à débiter autant d'histoires sans jamais dire un seul mot de leur propre Histoire aux téléspectateurs bajau.

Enfin, non contents de nous ouvrir les portes des maisons et celles des bibliothèques, les mots nous ouvrent aussi l'accès aux territoires. Laissez-moi pour cela vous parler des *songlines* (vous rabâcher les oreilles peut-être même). Ces itinéraires chantés d'Australie, chers à Chatwin, permettaient aux aborigènes de se déplacer en territoire inconnu. Le marcheur récitait le chant appris qui lui décrivait de manière précise la route à suivre pour éviter les embuches en chemin. Ces cartes orales et le rapport au monde qu'elles sous-tendent en ont fait rêver plus d'un. J'ai récemment découvert une chose que j'aimerais partager avec vous, lu dans *Ces mots qui meurent*, du linguiste Nicholas Evans. Il nous raconte qu'au temps jadis de la culture aborigène vivante, « *l'accès à nombre de ressources, comme les points d'eau, n'est possible qu'en s'adressant aux esprits dans la langue du lieu. Les voyageurs chantent des mélodies qui énumèrent les sites traversés au fur et à mesure de leur progression sur le terrain, et changent de langue chaque fois qu'ils franchissent un cours d'eau ou une frontière naturelle marquant les limites d'un clan.* »

Aujourd'hui encore, de nombreux hommes sont polyglottes. Certains qui sortent des hautes écoles, mais également tous ceux qui vivent dans les coins les plus reculés de notre Terre, et que l'on dit « primitifs ». Ils parlent leur propre langue, y ajoutent les langues des clans voisins, sans oublier la langue dominante, officielle de leur pays. Qui plus est, leurs langues, que nos préjugés penseraient simplissimes, sont parmi les plus évoluées et donnent du fil à retordre aux plus brillants ethnolinguistes. Car elles ne sont pas des langues de commerce. L'historien Jean-Pierre Minaudier en parle très bien, et avec beaucoup de poésie. Je n'ai pas son livre avec moi au moment où je vous écris ces lignes. Je vous résume donc cette idée de mémoire : il s'est opéré, au cours de l'histoire, une simplification des langues uniquement faites pour communiquer et commercer. Les langues des peuples premiers n'en font pas partie, elles qui sont construites davantage pour s'exprimer que pour communiquer.

La distinction entre les verbes « communiquer » et « s'exprimer » introduit un point important. À bien y regarder, on a coutume de dire, sur un ton bien-pensant, qu'il est absolument nécessaire de préserver la diversité des langues ; quand dans la vie, parfois, on ne peut s'empêcher de penser que bon, malgré tout, parler la même langue serait tout de même plus pratique pour communiquer. Mais communiquer n'est pas s'exprimer. Et les langues servent aussi à s'exprimer.

Parmi nos mythes fondateurs – car on en a, nous aussi –, on pourrait s'arrêter deux secondes sur le mythe de la tour de Babel. Pour le situer, on le trouve dans le livre de la Genèse, qui est le premier livre de la Torah, et donc de la Bible.

Interprétation libre, partielle et peut-être infidèle.

Il pleuvait, pleuvait, pleuvait. C'était le Déluge. Noé est arrivé. Il a mis des hommes et des animaux dans une arche. Les gars atteignirent une plaine, s'y installèrent et établirent une ville qu'on nommera plus tard Babel (Babylone). Il faut préciser qu'à cette époque, les hommes parlaient tous la même langue. Est-ce que les animaux parlaient aussi la même langue ? Mieux vaudrait demander à un spécialiste. Quoiqu'il en soit, les hommes eurent l'envie de construire une très très très haute tour. Si haute qu'elle

pourrait atteindre le royaume de Dieu. Dieu se dit que non, décidément, ça ne se fait pas. Les hommes sont des hommes, pas des dieux. Chacun à sa place. Il décide alors de mettre en échec la construction en usant d'une ruse de Sioux : il fait en sorte que les hommes ne se comprennent plus. Il brouille leur langue unique et introduit une multitude de langues sur Terre.

Au fond de nos esprits judéo-chrétiens, la diversité des langues serait-elle donc perçue comme une punition ?

Et pourtant

Et pourtant

Je reviens vers toutes ces langues locales peu connues, parlées dans les recoins du monde. Elles portent en elles un lien intime avec leur territoire. Je rattrape le livre de Evans pour vous citer ceci, qui a agi sur moi comme une véritable révélation :

*« Le lexique des langues indigènes nous indique souvent les liens écologiques spécifiques qui existent entre telle plante et telle espèce animale. Sur la terre d'Arnhem, la perche-tigre porte le même nom que le pommier local, *Syzygium eucalyptoides*, parce que cette espèce de poisson consomme les fruits de cet arbre qui tombent dans les ruisseaux et les étangs : en kunwinjku, tous deux sont appelés bokorn. Il est clairement utile de connaître ce lien pour quiconque entreprend de pêcher la perche-tigre : cherchez l'arbre, et vous trouverez vraisemblablement son "partenaire" juste en dessous [...]. Une fois que nous aurons pris l'habitude d'appeler le poisson bokorn "perche-tigre" et l'arbre bokorn un pommier local, nous aurons perdu la conscience du lien écologique qui existe entre eux. »*

L'humanité
s'épuise à mesure
que les langues
disparaissent...

Les connaissances se tarissent avec les mots.

Les savoir-faire avec eux.

Le monde par voie de conséquence.

Autant dire nous-même.

J'en appelle (rien de moins) à une prise de conscience de la richesse des langues et à leur protection. L'humanité s'épuise à mesure que les langues disparaissent. Tout comme nous avons à cœur de protéger la biodiversité – la diversité des écosystèmes,



des animaux et des plantes –, sachons préserver cette profonde diversité de l'humain qui s'exprime à travers tout l'éventail des langues.

«Au train où vont les choses, au moins la moitié des langues actuellement parlées sur la planète aura disparu d'ici un siècle» dit le linguiste Claude Hagège³. Et son compère Nicholas Evans ne dit rien d'autre : *«La disparition des langues est une constante de l'histoire de l'humanité, mais leur extinction s'accélère, et nous risquons de voir périr la moitié des plus ou moins 6 000 langues de la planète d'ici la fin du XXI^e siècle. Selon les estimations les plus fiables, tous les quinze jours, quelque part dans le monde, le dernier locuteur d'une langue en voie d'extinction meurt. Aucun esprit humain ne pourra plus parcourir les chemins de pensée que ses ancêtres avaient tracés.»*

Oscar Wilde alléguait que nos pensées naissent toutes habillées de mots. Mais que se passe-t-il quand ces mots ne sont plus les nôtres ? Nos pensées demeurent-elles les nôtres ?

Cette énigme m'a traversée alors que, de manière un peu cocasse, j'étais complètement perdue. Seule dans une pirogue et perdue. C'était au large de Sulawesi, dans l'archipel des Banggai,

J'avais jeté l'ancre
pour sortir la carte et
tenter de comprendre
quelle direction je
devais prendre...

en territoire bajau. J'ouvre une parenthèse pour ajouter qu'en langue bajau, le même mot est utilisé pour dire « grand frère » et « placenta »⁴... Et la referme aussitôt, en vous laissant, petit sourire en coin, élaborer les plus improbables hypothèses quant aux raisons de ce rapprochement. Toute langue est une énigme. Toute langue peut aussi certainement résoudre bien des énigmes.

J'avais jeté l'ancre un instant (une grosse pierre nouée à un petit bout) pour sortir la carte et tenter de comprendre quelle direction je devais prendre. Une île se tenait dans mon dos. J'en distinguais trois autres sur l'horizon. Vous ne serez sans doute pas étonnés que je vous dise que ces îles n'avaient pas du tout les mêmes noms, ni les mêmes formes, ni les mêmes emplacements que celles griffonnées sur une autre petite carte que je tenais soigneusement dans mes mains. Le chef du village que j'avais quitté le matin avait pris soin de me dessiner mon itinéraire, en indiquant par où passer, et par où ne surtout pas

passer. Je plissais les yeux et tentais de déceler une quelconque ressemblance entre le paysage, la carte et le précieux bout de papier. Dans un sourire je compris. L'orientation était différente. La projection aussi.

J'y ai vu une allégorie (la fréquentation prolongée de la nature, et de ses beautés, fait courir les plus grands risques d'illumination).

Ces langues que nous parlons sont pareilles à des cartes. Chacune répond à sa propre projection et nous offre une vision du monde singulière. Regardez un instant un planisphère. Les continents, les océans n'ont pas la même taille ni la même forme selon qu'ils aient été réalisés avec des projections de Mercator, de Berhmann ou de Bertin. Mais alors, à quoi ressemble le monde en vrai ? Où est la vérité ? Quelle est la réalité ? Elle est multiple. Elle n'existe que puisqu'elle est multiple.

Une même réalité est perçue différemment selon la langue que nous utilisons. Nous avons besoin de l'ensemble des perspectives, à l'unisson, collectivement, pour dessiner le monde dans son entièreté. Et pour mieux le comprendre.

Voici la richesse des langues dévoilée.



Conclusion, où les mots, après tant de pérambulations, rentrent à bon port

Voilà désormais ce qui s'impose à moi, à vous sans doute : comment protéger ces langues ?

En apprenant plusieurs langues.

En se faisant linguiste.

En cultivant les langues locales.

En protégeant la nôtre.

Elle n'est pas menacée me direz-vous. Elle subit pourtant des attaques quotidiennes. Au Québec, l'un de mes ports d'attache, la protéger est un sacerdoce. Qu'il s'agisse de penser les menaces

pesant sur le français et aussitôt nous pensons à l'anglais. Certes. Mais il existe des attaques bien plus sournoises. Et d'autant plus dangereuses qu'elles avancent déguisées, gangrenant notre langue comme autant d'autres.

Comment veiller sur notre langue ?

En débusquant les fourberies que voici :

Les oxymores qui usent d'un joli mot pour nous faire oublier la laideur d'un autre : entreprise citoyenne, réalité virtuelle, peut-être même tourisme solidaire.

Les pléonasmes qui sont autant d'aveux de faiblesse : démocratie participative.

Les mots qu'on a usés : partenariat, dimension interculturelle, authentique, diagnostic partagé⁵.

Les nouveaux mots dont on se serait bien passé : selfie, zumba, vapoter, procrastiner, hipster, chronographe, hashtag (Le Robert Illustré 2014). Annus horribilis, consolidation budgétaire, crise de liquidité (Le Petit Larousse 2014)

Les innovations sémantiques : licenciement devenu restructuration. Exploité devenu personne défavorisée.

Toutes les distorsions, enfin, qui nous embrouillent :

Est social ce qui est humain, politique, sociable, ce qui nous unit. Néanmoins, rares sont ceux qui affectionnent les plans sociaux. Et le lien social commence à nous être urticant, à force d'être battu dans le vent.

Est issu de l'immigration celui qui puise ailleurs ses racines. Cependant, qui vient de Stockholm ne sera pas issu de l'immigration comme le sera celui originaire de Ouarzazate.

Est une charge ce qui pèse, se porte tel un fardeau. Ainsi les charges sociales, retraites, congés de maladie ou de grossesse...

Est un sauvetage ce qui permet de sauver des vies. Exemple : un plan de sauvetage d'une entreprise (voir aussi restructuration).

La liste est longue.

Croissance. Un si joli mot la croissance. On en redemande. À tort.

Dette. Un si vilain mot la dette. On s'en méfie. À tort.

Nous pensons avec les mots.

Des mots existent, à partir desquels nous construisons une réalité. Pas l'inverse. Très rarement l'inverse. Selon moi.

Si les mots sont partiels, nos pensées le seront également. Si les mots sont vides de sens, nos pensées le seront également. Sur ce point, Platon partage mon avis lorsqu'il affirme que « la perversion de la cité commence par la fraude des mots ».

Tandis que tout doucement ce texte se termine, je voudrais vous confier encore ceci :

Il y a quelque temps, j'écoutais à la radio⁶ un entretien avec Éric Hazan, autour de son livre *LQR la propagande du quotidien*. J'en ai retenu deux phrases : « *La LQR, comme lingua quintae respublicae, ou langue de la cinquième République, efface chaque jour les résistances, les différences, les opinions et travaille à la domestication des esprits.* »

Puis on évoqua la pensée de l'américain Herbert Marcuse, philosophe, sociologue et marxiste. Marcuse nous disait, dans la bouche d'Hazan, que « *nous assistons à la fin des mots qui nous permettent de critiquer le capitalisme. On est en train de nous enlever les concepts qui permettent de penser négativement le capitalisme et de les remplacer par des concepts opérationnels, qui n'ont pas pour but de penser, mais d'agir.* »

George Orwell⁷ n'aurait pas dit mieux. À cette différence près, que chez nous, point de novlangue façonnée par un petit groupe ou par un comité qui déciderait quels mots utiliser ou abandonner. Mais une responsabilité commune.

Une urgence à ouvrir l'œil, tous ensemble, et à boycotter les mots venimeux.

Une urgence, enfin, à attiser l'emploi massif des mots farandole, escarpolette, abracadabrance (se dit-il ?), tendresse, oisiveté, patience, truculence, musarder, ruisseau, coquelicot, libellule...

Tous ces mots qu'on nous apprend, qu'on nous dresse à regarder de haut.

Une conflagration pour apaiser ce monde dégradé. Choisissons les mots qui ont de l'importance, et utilisons-les à foison. Partons

en chasse contre les autres. Il nous faudra pour cela beaucoup de courage et de confiance. Ce ne sera alors rien d'autre qu'un beau voyage.

« *Il avait pris au sérieux des mots sans importance, et était devenu très malheureux.* »

Antoine de Saint-Exupéry

NOTES

- 1 EVANS Nicholas, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*, éd. La Découverte, Paris, 2012
- 2 IVANOFF Jacques, *Les naufragés de l'histoire. Les jalons épiques de l'identité moken*, éd. Les Indes savantes, Paris, 2004
- 3 Halte à la mort des langues.
- 4 ZACOT François-Robert, *Un autre regard sur le monde. L'Occident à l'épreuve de la société badjo*, éd. Louis Audibert, Paris, 2006
- 5 Voir à ce sujet *Inculture(s)*, la remarquable conférence gesticulée de Franck Lepage.
- 6 Émission *Là-bas si j'y suis* du 15 février 2006
- 7 Dixit Wikipédia : « *Le novlangue est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984 (publié en 1949). Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les mass media tels que la télévision* ».

Anne Bécel est géographe spécialisée en tourisme équitable, auteur de guides de voyage, ainsi que recherchiste et scénariste pour des émissions télévisées dédiées au « partir autrement ». Pour le reste, depuis 2007, elle part régulièrement au long cours, à l'occasion de voyages personnels où se mêlent la rencontre et l'esprit d'aventure, privilégiant la marche à pied et la navigation pour promener son regard sur le monde, un peuple à la fois. Elle a rejoint récemment le collectif de photojournalistes Vies de Quetzal qui donne la parole aux « voix minoritaires » par le biais de la photo et du street art. Elle prépare un nouveau départ sur la route des nomades des mers. Ses carnets de route et réflexions voyageuses sont à paraître prochainement aux éditions Le Passeur.

www.annebecel.com



l'autre voie

www.croiseedesroutes.com

